

LE

# MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

## MODES.



content. Cependant, pour être prêt à l'heure, il est sage, en toute chose, de faire ses dispositions à l'avance, et voilà pourquoi je vais, dans votre intérêt, vous renseigner de mon mieux sur ce que l'on se propose d'adopter, quand le froid nous aura contraintes à quitter nos robes diaphanes et légères. Commençons par la coiffure.

En admirant les jolies modes de madame Alphonsine, j'ai constaté que les chapeaux se faisaient un peu moins petits. Ils avancent sur le front, à la *Marie-Stuart*, mais sans former la pointe, et encadrent plus le visage. Les calottes restent petites, rondes et plates. Le bandeau de calotte doit être tendu et figurera

Parler des modes de l'hiver, quant tout chante encore dans la nature et qu'un soleil splendide réjouit nos yeux, me paraît aussi peu logique, que de pleurer lorsqu'on est

une espèce de cône, en diminuant vers le fond. Les bavolets se monteront carrément de chaque côté, et derrière ils formeront une queue arrondie. Pour leur donner cette apparence, on les taille amples et l'on y fait, en les montant, de gros plis crevés qui les soutiennent.

On mettra une grande profusion d'ornements sur le bord des passes et même dessous.

On prépare de fort beaux rubans chinés et écossais, qui seront employés à quelques garnitures de chapeaux de fantaisie.

Les plumes frisées, mêlées de bouclettes en chenille, sont charmantes et auront une grande vogue.

Les dentelles noires et le velours s'unissent dans presque tous les ornements.

Après vous avoir détaillé ces accessoires, je vais vous donner la description de deux charmants chapeaux, que j'ai particulièrement remarqués chez madame Alphonsine. L'un est en satin bleu-de-ciel, cannelé. Ce genre d'étoffe est très joli. Une haute blonde blanche couronne la calotte et tourne derrière au-dessus du bavolet, qui est très ample. Sur le côté droit de la passe, tout à fait au bord et occupant à la fois le dessus et le dessous, se trouve une grosse touffe de marguerites roses, de laquelle s'échappent, en retombant fort bas, plusieurs brins de roseaux.

Le second chapeau est en taffetas gris. Une



guirlande de plumes avance sur la passe, presque jusqu'au bord. Là se trouve une dentelle noire, et le bavolet en est aussi recouvert. En haut du bavolet, au bas de la calotte, il se trouve un nœud de ruban de satin gris à rayures mates, de la largeur de deux doigts seulement. Ce nœud est à plusieurs bouclettes et il a de longs bouts flottants sur les épaules. Le dessous du chapeau est en blonde blanche; à gauche, au bord de la passe de côté et assez bas, il y a une touffe de fleurs ponceau en velours. A droite, deux ou trois fleurs semblables, posées beaucoup plus haut vers le front, forment un de ces petits bouquets si bizarrement nommés : *tape-l'œil*. Leur baptême ne vient pas de moi, je vous prie de le croire, et je ne suis en cela, comme pour tous les autres renseignements, qu'un écho fidèle.

Les belles galeries de la maison Delisle ont resplendissantes de nouveauté. Ici, l'on voit de somptueuses étoffes pour robes de cour, de bal, de soirée d'apparat ou de grande toilette de ville; plus loin, de moelleux cachemires, des confections ravissantes, enfin tout ce qui peut charmer et séduire. J'ai jugé d'après l'inspection que j'y ai faite, que l'on porterait encore des étoffes à larges rayures et à grands dessins, des moires antiques, des taffetas écossais, des robes à dispositions, des taffetas pompadour, puis de jolies fantaisies, dont les dessins sont variés à l'infini et que l'on ne peut décrire positivement.

Quelques femmes, qui donnent le ton, abandonnent les basques; mais cela ne veut pas dire qu'elles sont entièrement supprimées, et nous pouvons affirmer que mesdames Thierry et Céleste Ladrague, qui font autorité parmi les couturières les plus en renom, mettent souvent encore ce genre d'ornement moyen âge aux robes charmantes qui se confectionnent chez elles. Elles ont raison, en vérité; car cela allonge la taille et lui donne une désinvolture que l'on n'a jamais obtenue avec les corsages courts. Quant à moi, je proteste hautement contre leur expulsion, et je trouve que le désir du changement ne doit pas aller jusqu'à risquer ses grâces.

Les manches se font soit presque justes jusqu'au coude, avec deux volants au bas, soit à bouillons; elles s'arrêtent au-dessous du coude.

Les jupes font toujours la traîne et leur ampleur excessive ne diminue pas.

Les volants restent invariablement à la mode; presque tous sont ourlés; au-dessus de l'ourlet, on pose des galons assortis ou du velours en bande.

Comme ornements de robes, on emploie beaucoup d'efilés en soie, cordonnet et chenille.

Les confections sont très variées; mais ce qui domine et est essentiellement parisien, ce sont les draps veloutés à double face, c'est-à-dire d'une couleur différente à l'envers; par exemple, grise dessus, et dessous bleu ou ponceau. Il y en a aussi de fort jolis d'une seule face, en peluche frisée.

Quant aux formes, le manteau *talma* sera très en vogue; nous pouvons déjà l'affirmer.

Le luxe de la lingerie ne diminue pas; on peut s'en assurer dans le beau magasin de madame Anna Loth, où l'on voit, en ce genre, les créations les plus séduisantes. Les sous-manches, que j'y ai remarquées, étaient presque toutes à bouillons et en tulle à pois, avec des nœuds de ruban flottant entre chaque bouillon. Les autres modèles, avec broderies et dentelle, sont pour les toilettes très habillées.

On portera beaucoup de dentelles noires, cet hiver, sur les robes de soirée; cela sera d'une grande élégance, sans entraîner à des dépenses extraordinaires; car depuis le degré de perfection, auquel les fabricants sont parvenus à faire atteindre les dentelles de Cambrai, toutes les femmes peuvent se composer avec elles les plus somptueuses toilettes. On peut juger de leur magnificence en admirant, au palais de l'Industrie, la belle vitrine de M. Ferguson aîné (ancienne maison Jourdan). Nous ne sommes plus étonnés devant ces merveilles du succès qu'obtiennent les dentelles de Cambrai. Ces beaux mantelets, ces volants composés des mêmes motifs, ces pointes charmantes, ne laissent rien à désirer à côté des dessins de Bayeux et de Chantilly.

Les femmes riches ne dédaignent point de comprendre dans leur garde-robe les dentelles de Cambrai avec celles des plus anciens noms, depuis qu'elles réunissent toutes leurs qualités, et que M. Ferguson nous offre, en ce genre, le plus riche assortiment qui se puisse trouver.

Madame Juliette LORMEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 442.

TOILETTE D'AUTOMNE. — Chapeau en satin marron, orné de velours noir, de plumes noires mêlées de chenille marron, de blondes blanches et d'œillettes en plumes rouges, panachés de noir.

Brides marron.

La passe du chapeau est ronde, un peu élevée, bordée de velours noir.

La calotte, plate et fuyante, est bordée d'un velours noir.

Un autre velours noir est posé en jarretière à cheval sur le bandeau de calotte.

Un velours noir coupe la calotte en travers par le milieu.

Le bavot est en satin, bordé d'un velours.

La passe est tapissée dessous par une blonde dont les dents débordent.

Le dessous est garni par une ruche de blonde, qui se continue en mentonnière. De chaque côté sont piqués des œillettes rouges panachés de noir et faits en plumes.

Bride en ruban de satin à mille raies en travers.

Robe en taffetas noir, garni de velours noir.

Corsage montant, très ajusté, terminé par une basque de 18 à 20 centimètres.

Manches composées d'un jockey rond, d'un bouffant et d'un volant.

Un velours, large de 4 centimètres, est placé carrément sur le cou, et remonte sur les épaules pour venir s'arrêter de chaque côté.

Six traverses en velours, taillées en pointe à chaque extrémité, avec un bouton sur chaque pointe, sont posées en brandebourgs.

Le bas du devant de la basque est garni de petites pattes en velours, terminées en pointe, à l'extrémité avec un bouton.

Un velours garnit le jockey, et un autre forme bracelet sur le bras.

Le bouffant de la manche et son volant sont renfermés dans des bouclettes en velours.

Jupe très ample, à trois volants, ayant chacun un ourlet de 4 centimètres.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau en taffetas blanc, orné de blonde blanche, de tulle, de petits rubans de velours épinglé, de petits velours et de roses de Chine en crêpe.

Brides blanches.

Le chapeau avance, dépasse en haut et écarte des joues.

La passe, le bandeau et la calotte sont tendus.

Trois petits velours épinglés, blancs, larges de 6 millimètres, sont posés sur le bandeau contre la calotte.

Le bavot est recouvert de tulle bordé de trois petits velours et d'une blonde.

Une écharpe en tulle, large de 25 centimètres, aussi encadrée de trois petits velours et d'une petite blonde, est posée sur le chapeau, cousue sur le bord de la passe comme une voilette, le bord de blonde dépassant tout autour.

Cette écharpe est pincée de chaque côté et forme trois coques, puis les bouts retombent de chaque côté de 20 à 25 centimètres.

Sous la passe, sur le front, est une ruche de blonde coupée de 4 en 4 centimètres par un anneau de petit velours épinglé bleu ciel.

Près des joues sont des roses de la Chine en crêpe avec de petits velours.

Robe en drap chiné de petits points plus foncés, ornée de boutons de soie.

Corsage montant ajusté, basquine busquée devant et taillée de manière à former de l'ampleur autour, et surtout derrière.

Il y a devant deux rangs de boutons; un de chaque côté de l'ouverture.

La manche, demi large, est coupée en trois parties du haut en bas, dont l'une couche sur l'autre avec un rang de boutons de chaque côté. Cette manche s'arrête au-dessous du coude; elle est garnie d'un volant orné comme la manche.

Manche de dessous et col en batiste fine unie. La manche forme un bouillon serré dans un poignet plat.





## LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Après une pareille scène, la vie commune n'est plus possible. Isaure ne tarde pas à quitter Croissy ; mais, en faisant ses adieux à Amédée, qui l'accompagne à la station du chemin de fer, elle lui remet un billet cacheté avec recommandation de ne l'ouvrir qu'après son départ. Ce billet contient une rupture en bonne forme. Vous jugez de l'étonnement, de la déconvenue, de la douleur du pauvre garçon : il revient éperdu, presque éploré, à Croissy, où sa sœur, sans lui expliquer précisément le mot de l'énigme, l'amène, à force de tendresse fraternelle, à une sorte de résignation.

De son côté, Vartès, à peine séparé d'Henriette, reconnaît, non sans effroi, quel vide l'absence de cette femme aimée laisse dans son cœur et dans sa vie. Après quelques jours d'incertitude et d'agitation, il se décide à écrire et à demander formellement la main de madame de Surbley. La réponse est un refus, motivé sur sa résolution inébranlable de ne jamais se remarier, mais fondé, en réalité, sur un scrupule de la plus exquise délicatesse : Henriette répugne à accepter le don d'un cœur enlevé à une femme qui avait été son amie. Il lui semble voir dans cette espèce de larcin involontaire quelque chose de vil et d'indigne d'une âme telle que la sienne.

Ce dernier événement est passé depuis un mois environ, un mois consumé par Vartès en rêveries, en regrets, en soupirs, quand un matin son valet de chambre lui annonce une dame d'un certain âge qui demande à le voir.

Ici rendons la plume au romancier.

Il se débarrassa de sa robe de chambre, noua une cravate, passa une redingote et se rendit au salon, assez intrigué. Vartès ne connaissait pas de vieilles femmes.

— Mademoiselle de Foucault ! fit-il en apercevant celle-ci, qui s'était levée à son approche.

— Bonjour, monsieur de Vartès, lui dit la vieille fille, en lui prenant la main. Il me semble qu'il y a un siècle que nous ne nous sommes vus ! C'est qu'il s'est écoulé tant de choses depuis !

Adrien, qui comprit qu'elle faisait allusion au mariage rompu de sa belle-sœur avec Amédée, ne songea même pas à relever cette exclamation. Il était d'ailleurs trop impatient de savoir le motif d'une visite aussi imprévue,

pour se préoccuper infiniment d'autre chose. Un peu de crainte se mêlait à sa curiosité. Mademoiselle Dorothee était capable de tout, littérairement parlant, et il n'était pas très iuvraisemblable qu'il ne dût son apparition à quelque poétique lubie. Le romancier jeta un coup d'œil furtif sur les mains et les poches du bas-bleu. Cette investigation rapide le rassura : aucunes traces de manuscrit, pas le moindre rouleau menaçant. Si elle cachait sur elle quelque pièce en prose ou en vers, elle ne pouvait être que d'un mince volume.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de madame de Foucault, dit-il ; j'imagine qu'elle se porte à merveille.

— Elle va mieux... beaucoup mieux.

— Comment, mais elle a donc été malade ?

— Nous avons failli la perdre.

— Est-il possible ! mais son mal ?

— La petite vérole.

— La petite vérole ! s'écria Vartès.

— N'est-ce pas épouvantable ? Ah ! monsieur, si vous saviez quel changement !... au moral comme au physique... Elle ne se plaint pas : elle ne fait pas la moindre allusion à son état ; elle garde un silence complet, auquel nous nous conformons... mais elle a la mort dans l'âme... Songez donc ! elle, naguère si jolie, se savoir... changée à ce point ! Ce n'est qu'hier qu'elle a pu juger de cette triste métamorphose ; jusque-là, comme elle n'avait pas quitté le lit, aucune glace ne lui avait renvoyé ses traits. Depuis longtemps, je voyais qu'elle était dévorée du désir de s'assurer des ravages de cet odieux mal ; mais la peur de n'aller au-devant que d'une conviction, qui eût été son arrêt de mort, l'avait toujours retenue... Hier matin, elle me demanda, avec une émotion intraduisible, de lui apporter un miroir... J'eusse voulu, au prix de tout, éloigner ce moment ; je cherchai une défaite, mais inutilement ; elle insista de telle sorte que je dus faire ce qu'elle souhaitait. J'obéis. Je la suivais des yeux avec angoisse. Elle tenait le miroir entre ses doigts amaigris, mais sans oser s'en servir. Elle resta quelques minutes dans une indécision si cruelle, si anxieuse, que mon cœur se serra... Enfin, je la vis faire un signe de croix et porter aussitôt la glace à son visage... Ce signe de croix, monsieur, m'a plus émue que je ne saurais le dire... Isaure, jusqu'ici, comme toutes les



femmes gâtées par le monde, trop heureuses, trop adulées, trop fêtées pour songer à Dieu, si elle n'avait pas complètement étouffé les sentiments pieux de son enfance, ne s'était guère souvenue des principes religieux de sa première éducation. Ce signe de croix était toute une révélation et tout un retour. Elle demandait à Dieu le courage de subir cette épreuve; elle sentait que sa force à elle n'eût pu suffire, elle avait besoin du secours céleste qu'elle implorait... à peine ses yeux rencontrèrent-ils ces traits si tristement transformés que je la vis pâlir; le miroir lui tomba des mains, et elle se mit à fondre en larmes... Je m'élançai vers elle, je la serrai dans mes bras, et j'essayai de la consoler de mon mieux... Mais il fallait que ce flot de larmes eût son cours, et ce ne fut qu'au bout d'un instant que ses sanglots s'apaisèrent... Je la tenais enlacée, elle se débar-rassa et me pria de la laisser seule. J'hésitais; mais elle renouvela sa prière, me suppliant en outre de ne laisser entrer personne avant qu'elle appellât. Deux heures s'écoulèrent ainsi... Enfin, un coup de sonnette se fit entendre. Je la retrouvai les yeux rouges, abattue, mais calme. Il ne fut plus question de ce qui s'était passé. Je devinais que ce souvenir ne pouvait lui être que douloureux, et je me gardai bien de l'y ramener par la moindre allusion... Elle fut si paisible le reste de la journée que je crus cette impression pénible dissipée... Ce matin, elle a profité d'un moment où nous étions seules pour me dire de venir vous trouver de sa part, et vous prier de céder au désir qu'elle a de vous voir.

— Me voir?...

— Oui, monsieur.

— Et vous ne savez pas ce qu'elle a à me dire?

— Non... A moins que ce ne soit pour vous entretenir de son mariage rompu... Vous êtes l'ami de M. Amédée, et peut-être, à ce titre, a-t-elle quelque communication à vous faire, quelque service à réclamer de vous...

— Mais... cette rupture, vous en connaissez la cause?

— Nullement. Comme je m'étonnais, au bout de quelques jours, de ne pas voir accourir M. de Canisy, je lui en exprimai ma surprise. C'est alors qu'elle me dit que son mariage ne se ferait pas; mais à cela s'est bornée sa confiance.

— Me voir! Pourquoi me voir? fit Adrien, qui n'adressait cette question qu'à lui-même.

— Mais vous ne refusez pas, monsieur? demanda vivement mademoiselle de Foucault. Elle semble attacher à cette entrevue une

grande importance... Elle m'a fait promettre de ne pas vous quitter sans avoir obtenu de vous une chose à laquelle je ne soupçonne pas le moindre obstacle. Je me demande même pourquoi elle a si fort insisté sur cela. Mais c'est un enfant si étrange? Vous allez venir, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, mademoiselle, madame de Foucault n'a pas à redouter de ma part un refus qui, comme vous le dites, ne s'expliquerait pas... Je suis à ses ordres. Quand souhaite-t-elle que je me présente chez elle?

— Aujourd'hui même, si cela, toutefois, ne dérange en rien vos projets.

— Soit, aujourd'hui... quelle heure lui conviendrait le mieux?

— Dans l'après-midi, à deux heures, si vous le voulez.

— C'est convenu, mademoiselle. A deux heures, je serai chez madame du Foucault.

A deux heures, il sonnait à la porte de madame de Foucault. Apparemment, mademoiselle Dorothée attendait son arrivée; au moins la trouva-t-il dans l'antichambre. Elle vint à lui.

— Je vais vous introduire, lui dit-elle. Mais, au nom du ciel, n'ayez pas trop l'air de vous apercevoir du changement qui s'est opéré sur les traits de ma pauvre belle-sœur. Quoiqu'elle n'en laisse rien paraître, elle a la mort dans le cœur. Il faut qu'elle ait quelque chose de bien particulier pour s'être déterminée à se montrer à vous après une aussi triste métamorphose.

— Et vous ne soupçonnez pas?...

— Elle ne m'a rien confié.

Mademoiselle Dorothée, sans en dire davantage, lui fit signe de la suivre, et ils s'engagèrent dans le corridor qui menait à la chambre à coucher. Le cœur battait à Adrien d'une façon étrange. La conviction que sa présence ne pouvait être que pénible, l'ignorance dans laquelle il était des motifs qui avaient déterminé Isaure à souhaiter cette entrevue, quelque chose comme un pressentiment que cet entretien allait avoir sur son avenir à lui de graves et de souveraines influences, tout cela l'avait vivement impressionné, et, lorsqu'il posa le pied dans la chambre de la malade, ce qui se passait en lui ne dut pas échapper au regard de la pauvre femme.

Elle n'était pas seule. Une femme était assise auprès de sa chaise longue. Comme les rideaux étaient tirés et jetaient l'appartement dans un demi-jour assez opaque, les yeux de Vartès, habitués à une clarté plus généreuse, eurent besoin de quelques secondes pour se familiari-



ser avec cette obscurité dont l'intention ne se devinait que trop. L'infortunée n'avait conservé aucunes illusions sur elle-même, et elle allait désormais s'efforcer d'échapper au regard avec autant de soin qu'elle l'avait provoqué jusque-là. A son approche, la femme, qui se tenait aux côtés d'Isaure, se leva brusquement; mais madame de Foucault la retint par le bras, et la força de se rasseoir.

— Reste, lui dit-elle.

Vartès tressaillit. Il avait reconnu madame de Surbley. Madame de Surbley! elle n'avait donc pas encore quitté la France? Mais pourquoi se trouvait-elle chez madame de Foucault en ce moment? Était-ce préméditation ou hasard? Cette rencontre était au moins étrange.

— Approchez, monsieur de Vartès, lui dit Isaure d'une voix qui s'efforçait d'être affectueuse et sereine, mais qui trahissait bien une partie de l'émotion poignante dont elle était saisie. Approchez, et pardonnez moi cette obscurité de prison, j'ai les yeux très malades... et la lumière me fatigue extrêmement...

— Madame, je n'ai appris que d'aujourd'hui que vous aviez été souffrante; je l'eusse su plus tôt...

— Souffrante, oui, monsieur, et très souffrante, reprit-elle avec un sourire amer; mais, enfin, la mort n'a pas voulu de moi, et je vais tout à fait bien, comme vous voyez.

Vartès, qui avait fini par se familiariser avec cette clarté parcimonieuse, put apprécier les ravages de la maladie. C'était à peine si quelques vestiges se laissaient soupçonner de cette beauté naguère si suave et si parfaite. La pauvre femme dérobaît le plus qu'il lui était possible de ce visage défiguré et flétri sous un bonnet, sous lequel disparaissait aussi son épaisse et ondoyante chevelure, la seule richesse qui eût survécu à ce grand naufrage. Isaure tournait le dos à la fenêtre, de façon à se soustraire à un examen trop consciencieux; mais, malgré tous ses efforts, l'œil en voyait assez pour constater l'épouvantable transformation qui s'était opérée dans l'espace de quelques jours. Toutefois, Vartès, en garde contre sa sensation, fut assez maître de lui pour ne rien laisser percer de ce qui se passait en lui. Après cette investigation rapide, devinant que la grande préoccupation de la jeune femme devait être d'éviter cette triste constatation, il se hâta de faire cesser ce malaise en se retournant vers madame de Surbley, que son aspect avait comme terrifiée.

Son étonnement ne semblait pas être moindre que celui de Vartès d'une rencontre qu'ils n'avaient pu désirer, et qui leur rappelait des

projets si difficiles à oublier dans l'éloignement l'un de l'autre. Henriette se fût demandé ce que Vartès venait faire chez madame de Foucault, s'il n'eût pas été tout naturel à elle de supposer aux autres et le même cœur, et la même générosité, et le même dévouement. Le romancier était changé, lui aussi; ses traits fatigués décelaient une perturbation morale que la jeune femme, dont l'égoïsme pourtant n'était pas le défaut, constata avec une secrète et instinctive volupté. Il l'aimait donc, qu'il souffrait d'un arrêt dont elle s'était crue frappée! Cette conviction réchauffa son âme comme un cordial réchauffe un malade épuisé et rappelle la vie dans ses membres glacés. Elle ne partirait pas complètement malheureuse. Elle était délivrée d'un grand poids; il n'avait donc pas cédé uniquement à la pitié en lui offrant son nom.

Après avoir salué Isaure, Vartès lui devait au moins une phrase de politesse. Le difficile, c'était de dissimuler son trouble sous un masque de froideur et d'aisance. C'est à quoi il s'appliqua, peut-être avec plus de conscience que de succès.

— Je ne m'informe pas de votre santé, madame, dit-il en s'inclinant.

— Je vous remercie, monsieur, je me porte à merveille.

— Je vous croyais à Florence ou à Nice, madame, d'après ce que m'avait dit Amédée.

— Effectivement, j'y serais, monsieur, si la maladie d'Isaure ne m'eût retenue près d'elle.

— Bonne et chère amie!... articula madame de Foucault en lui prenant la main. Oui, monsieur, elle a retardé son voyage pour venir s'installer à mon chevet, sans que l'effroi pour ce mal affreux l'ait, un instant, arrêtée!... Et nous ne nous voyions plus! et nous étions brouillées!... brouillées irrémédiablement, et par ma faute et pour mes violences! Oh! ne cherche pas à pallier mes torts, ce serait inutile; M. de Vartès me connaît, et, au fond de son cœur, il n'en est plus à m'apprécier... Mais, quelle que soit la sévérité de son jugement, sa conscience est plus sévère encore... Ah! je suis bien changée depuis quelques jours! le malheur est un rude maître, qui donne fort à réfléchir, qui brise et dégrade le corps, mais qui relève l'âme... Oh! je le sens bien. Et il ne fallait rien moins que cela pour opérer en moi une transformation dont l'âge ne fût sans doute jamais venu à bout. Mais quelle épreuve! Si jeune, si peu préparée à ce coup épouvantable, passant sans transition de toutes les voluptés de la vanité caressée au comble de la mi-





*Julien David*

*R. Gaultier*

442

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92

Coiffures de M<sup>me</sup> Thierry & Celestine Sarrague Chapeau de la M<sup>me</sup>  
 Ste. Marain Brete SODG. Plumes de Serron Sent & Co. Cachemires des Augustins  
 du Persan Parapluies Aubans & Audoyer à la Ville de Lyon

LONDON at the Monitor Office, 15, Beek Street, Soho. NEW-YORK E. B. Strong & Co.

*Recherché par le Vichitouché  
 Grand et Petit 1848*

...en deux de vingt quatre  
...elle, elle, elle, elle  
...pas une femme ! C  
...si rime de ses a  
...elle est mort  
...me suis, pleurez sur  
...  
...lemprent la voix  
...à l'insu calme et de di  
...autres possibles, son prob  
...ne peut résister à cet att  
...de même, le volupté de  
...est plus resté que leur  
...dans ses bras et  
...et son regard, comme u  
...les pleurer et qu'une  
...  
...de toute idée  
...riment sur cette  
...les décrire. Il s'appr  
...de ses mains qu'elle  
...ses yeux :  
...pas ainsi. Sour  
...et vous envisagez v  
...il ne devant pas être  
...pousse tout  
...à mirer de votre beau  
...de quelques mois. Mais  
...et si-je tant beso  
...Vous avez fait une  
...il en est de plus dange  
...vies vos larmes  
...de vous de  
...  
...et je vous  
...que vous vous donnez  
...non je n'ai pas d'illusions,  
...et j'accepterai mon  
...avec une résignat  
...pour moi de bie  
...je n'ai que j'en ai j'ai... Il  
...le roman des ma  
...mais enfin, poss  
...à la suite de la révéle de m  
...le mauvais goût de  
...entre ces deux esuils,  
...qu'il convient. Si je  
...nécessaire pour  
...amateur, j'ai cette v  
...à l'aise, qui lui en étouffe  
...Fais du courage ;  
...malheur non malheur en f  
...comme le le d  
...le malheur de quel  
...de quelques mois au plus... s  
...  
...l'aurait, pour ne persua



sère, pour une femme de vingt-quatre ans qui, hier encore, fêtée, adulée, triomphante, aujourd'hui n'est plus une femme ! Cette Isaure, si fière de sa beauté, si vaine de ses avantages, cette Isaure n'est plus !... elle est morte ! Faites comme moi, mes amis, pleurez sur elle... et priez pour elle !...

Les sanglots lui coupèrent la voix. Malgré sa volonté de demeurer calme et de dissimuler, sous des dehors impassibles, son profond désespoir, elle ne put résister à cet attendrissement sur elle-même, la volupté âcre de ceux auxquels il n'est plus resté que leur malheur. Henriette l'enlaça dans ses bras et la serra étroitement sur son cœur, comme un enfant qu'un caprice fait pleurer et qu'une caresse apaisera.

Vartres, ému au delà de toute idée, essaya de verser quelque calmant sur cette plaie saignante d'une âme déchirée. Il s'approcha, et lui prenant une de ses mains qu'elle laissait pendre le long de ses genoux :

— Ne vous déssolez pas ainsi, Isaure... vous avez l'esprit frappé et vous envisagez votre état présent comme s'il ne devait pas être transitoire... votre imagination pousse tout à l'extrême, quand le retour de votre beauté est au plus l'affaire de quelques mois. Mais ne le savez-vous pas bien ? et ai-je tant besoin d'insister sur cela ? Vous aurez fait une maladie, voilà tout, et il en est de plus dangereuses... Voyons, Isaure, séchez vos larmes et dites-vous que vous êtes une folle de vous désespérer de la sorte.

— Oh ! vous êtes bon, et je vous remercie de tout le mal que vous vous donnez pour me rassurer... mais je n'ai pas d'illusions, j'y vais clair sur mon état, et j'accepterai mon malheur avec dignité, sinon avec une résignation parfaite... La vie se ferme pour moi de bien bonne heure, et avant que j'en aie joui... Il est triste de se voir arracher le roman des mains aux premières pages ; mais enfin, puisque tel est mon sort, je n'aurai ni le ridicule de me refuser à l'évidence, ni le mauvais goût de maudire ma destinée. Entre ces deux écueils, je saurai tenir le milieu qu'il convient. Si je n'ai pas toute l'abnégation nécessaire pour accepter l'épreuve sans amertume, j'ai cette vertu des affligés, la fierté, qui fait qu'on étouffe la plainte dans son sein... J'aurai du courage ; j'ai déjà eu celui de regarder mon malheur en face...

— Mais ton malheur, comme te le dit M. de Vartres, n'est que le malheur de quelques semaines, de quelques mois au plus... songes-y donc !

— Oh ! il faudrait, pour me persuader cela,

que je n'eusse pas consulté un témoin qui ne ment pas, lui, et qu'on ne peut corrompre... mon miroir !

— Mais votre miroir ne saurait aller au delà du moment présent, reprit Adrien avec le même accent ému, il n'a pas le don de devancer l'avenir, même l'avenir le plus prochain... Voulez-vous que je vous dise, moi ? je vous donne rendez-vous dans six mois, et vous rirez bien alors de vos folles craintes... Je vais au pis : je suppose, j'admets que votre visage se ressente quelque peu du passage du mal ; qu'y perdrez-vous ? l'hommage de ces papillons de salon, de ces sots à la façon d'Humann, qui n'ont pas un sentiment dans le cœur, la moindre pensée dans la cervelle ? La belle perte, en effet, et que vous seriez à plaindre ! Je vous ai donné rendez-vous dans six mois, et je vais vous dire pourquoi. Vous avez fait bon marché tout à l'heure de vous-même, de votre caractère, de votre esprit, de votre cœur... et vous n'avez été que franche... Oui, ma pauvre Isaure, jusqu'ici il y avait un obstacle à votre conversion, et c'était votre beauté ; nous avons eu à souffrir de vous, madame de Surbley comme amie, moi à un autre titre... et votre beauté est ce qui nous a éloignés de vous ; elle aura été l'origine de vos torts... Maintenant moins sûre de plaire, vous serez plus aimable ; je dirai plus, vous commencerez à être aimable : vous serez bonne, douce, spirituelle avec bienveillance, et vous verrez tout aussitôt se grouper autour de vous ceux que vos airs de reine effrayaient et éloignaient. Vous ne faisiez pas de frais, et, sans certaines saillies peu mesurées qui édifiaient suffisamment à cet égard, ou eût pu douter de votre esprit... Désormais, avec un peu de bonne volonté de l'être, vous serez ravissante, et croyez bien que vous et les autres, personne n'aura perdu au change. Et ne hochez pas la tête avec cet air d'incrédulité, ce que je dis se réalisera, pour peu que vous le tentiez. Vous citerai-je un exemple historique de ce que peut la grâce, la bienveillance, l'esprit coquet, l'aménité, le charme du commerce ? Je l'ai sous la main, et il est assez illustre. La femme la plus aimée du siècle dernier est une femme qui n'était pas belle, qui avait été frappée du même mal que vous, mais elle l'était très profondément, madame d'Houdetot, pour tout dire, cette Egérie que Jean-Jacques a rendue à jamais célèbre et qui, en revanche, a assuré au nom de Saint-Lambert une durée que n'étaient pas capables de lui conquérir ses œuvres à la glace. Madame d'Houdetot n'avait jamais été jolie ; lorsqu'elle fut l'objet de cette double passion, elle n'était même plus de la première jeunesse,



et cependant je ne sache pas, dans tout le dix-huitième siècle, de femme qui ait été plus aimée, et dont le charme ait été plus reconnu et plus universel. Et elle dut tout cela sans doute au bonheur de n'être point belle...

— Eh bien ! je n'avais pas envisagé la question sous ce jour, et je vous remercie de me l'avoir indiquée du doigt. Il ne me reste plus qu'à remercier le ciel qui ne m'a frappée que pour mon très grand bien et ma très grande gloire... Mais je ne suis pas madame d'Houdetot, moi, je ne suis ni un bel esprit, ni une femme savante, ni une femme sensée. Soufflez sur la poudre d'or qui couvre les ailes du papillon, et, de splendide, le papillon devient hideux. La mission du papillon était d'être beau, et il ne l'est plus. Et je suis comme le papillon, le papillon dont on a souillé la robe éblouissante!...

— Isaure ! mon enfant ! murmura Henriette en l'embrassant avec une douce compassion.

— Tu as raison, ce que je dis là est un blasphème. Aussi bien, ce n'est pas pour entendre d'insipides lamentations que je vous ai arraché à vos occupations, monsieur de Vartres. Un cri d'amertume m'est encore échappé, mais ce sera le dernier. Je crois comme vous que le mal qui me frappe aura ses bons effets. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis déjà plus la même. Je sens qu'il peut y avoir une délicieuse jouissance dans le dévouement et l'immolation, et que les sacrifices faits au devoir peuvent trouver une compensation ineffable dans les joies d'une conscience satisfaite. Monsieur de Vartres, madame de Surbley vous aime ; elle n'a pas à cacher un sentiment qui, en vous honorant, fait l'éloge de son caractère et de son intelligence. Après le secret que vous avez surpris, vous avez dû vainement vous demander ce qui pouvait motiver un refus dont vous ne souffrirez pas moins l'un que l'autre ; je vais vous le dire, moi...

Henriette, qui se tenait penchée sur madame de Foucault, se redressa aussitôt, et l'interrompant avec un geste plein de dignité :

— M. de Vartres connaît ma détermination ; mais ce qu'il ne sait pas et ce qu'il faut qu'il sache, c'est que j'ignorais qu'il dût se présenter ici et que je dusse me trouver avec lui... c'est que je ne suis d'aucune façon complice de cette rencontre peu convenable, et qui me force à répéter un refus qui ne peut le blesser, il est vrai ; mais était-il si nécessaire de recommencer cette inqualifiable torture à laquelle Amédée m'avait soumise ? Cela se comprenait d'Amédée ; mais de vous, Isaure !

— Oh ! moi, Henriette, j'ai à racheter des

torts qui feront le supplice de ma vie, et ces torts, je les réparerai et tu m'y aideras. Et maintenant, laisse-moi parler, laisse-moi dire ce que j'ai à dire. Monsieur de Vartres, pour votre malheur, vous avez connu une madame de Foucault qui, par deux fois, a jeté le trouble dans votre vie, sans mériter l'affection que vous vous sentiez tout disposé à lui vouer. Cette femme n'avait qu'à vouloir pour être heureuse ; elle ne l'a pas voulu. Elle a tout fait pour vous détacher d'elle, comme si c'eût été là le but caché de tous ses efforts. Elle s'est montrée si déraisonnable, si personnelle, si arrogante, qu'il a bien fallu se rendre à l'évidence. Un hasard providentiel vous a fait le détenteur involontaire d'un secret dont vous n'étiez pas homme à abuser ; on vous a accusé de trahison ; on vous a dit que c'était là la cause d'une rupture habilement préparée. C'était tout simplement insensé. Mais ce n'est rien encore : on ira jusqu'à reprocher à une amie de quinze ans sa complicité, quand tout le désespoir de la pauvre femme était de s'être laissée dérober un secret qui devait mourir avec elle ! Je ne vous dirai pas... car il faut avoir pitié des morts... je ne vous dirai pas cette scène honteuse où l'on fut, d'une part, aussi digne, aussi généreuse, que de l'autre on se montra égoïste, emportée... et pourtant dois-je en parler, car c'est là la vraie, l'unique cause du refus inexplicable qui a accueilli votre lettre, Monsieur de Vartres... Oui, à des accusations sans fondement, puisqu'elles n'étaient pas sérieuses pour celle même qui les portait, madame de Surbley a cru devoir répondre par le sacrifice de son bonheur, elle n'a pas voulu d'un cœur disputé, lors même que ce cœur avait reconquis sa liberté... Ses scrupules excessifs l'ont empêchée de remarquer que, pour obéir aux révoltantes exigences de celle qu'elle avait appelée jusque-là son amie, elle faisait son malheur, le malheur de son frère... le vôtre, car vous l'aimez!... Elle s'est crue généreuse, elle n'était que cruelle pour les autres et pour elle. Ose dire que cela n'est pas ?

— Isaure ! articula madame de Surbley, je t'en prie!...

— Je n'ai pas fini. Admettons que, par une délicatesse poussée à l'extrême, tu te supposes engagée envers ta coupable amie, que tu te penses enchaînée par ton propre arrêt... mais cette femme n'existe plus, et ce n'est que pour elle que tu t'immolais. Et, si elle existait, elle prendrait vos deux mains, les mettrait l'une dans l'autre et vous dirait : Je n'ai que ce moyen de racheter mon passé, de l'expier, de le faire oublier... Vous pouvez être ma réhabi-



litation à mes propres yeux : si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi !... Toi, Henriette, après avoir immolé ton bonheur à mon faux orgueil, prends garde de l'immoler à un sentiment de dignité tout aussi faux. Autant cela pouvait être grand et noble dans le premier cas, autant ce serait désormais extravagant, coupable... Dis-toi que tu ne ravis le bien de personne ; ce n'était pas mon cœur qui aimait, c'était mon orgueil, et je n'ai plus d'orgueil... Voyons, Adrien, voulez-vous être mon ami... et le mari de madame de Surbley ?

— Oh ! madame ! fit le romancier qui ne savait plus où il en était.

— Venez à ses genoux, et prenez cette main que je vous donne et qu'elle ne retirera pas... vous êtes digne d'elle !

Vartres s'était jeté aux pieds d'Henriette, et il s'était emparé de cette main mignonne qu'on l'autorisait à saisir. Madame de Surbley, émue, bouleversée, mais se débattant encore contre la plus chère volonté de son cœur, fit un effort pour résister. Isaure l'attira à elle et cacha sa jolie tête dans son sein, comme pour lui rendre plus facile le oui qu'elle allait se laisser arracher.

— Madame, dit enfin Adrien d'une voix altérée qui dut aller au cœur d'Henriette, je ne saurais rien ajouter aux paroles de madame de Foucault, sinon que vous pouvez faire de moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes... Si madame de Foucault vous a dit qu'il n'y avait plus d'obstacles sérieux à ce que vous soyez à moi, c'est qu'il n'en existe plus en effet... Je ne suis pas homme à me prévaloir d'un aveu que le délire m'a livré ; mais est-il bien juste de vous faire une arme de cela contre nous deux ? Si l'attachement le plus vrai, le plus profond, peut suffire pour mettre fin aux incertitudes d'une femme, vous ne me retirerez pas la main dont je me suis emparé, et vous me confierez le soin d'une existence à laquelle chaque minute de ma vie sera consacrée. Vous ne répondez pas, madame !...

— Eh ! ne voyez-vous pas qu'elle consent ? et que si elle ne répond pas, c'est qu'on ne répond pas quand on accorde. N'est-ce pas, Henriette ?

On marchait dans le corridor ; madame de Surbley s'arracha des bras d'Isaure et reprit une pose moins émue. Vartres quitta ses genoux et alla se placer près de la cheminée. On gratta à la porte : c'était mademoiselle Dorothee.

— Qu'y a-t-il ? demanda madame de Foucault.

— La voiture de madame de Surbley.

— Ne pouvait-on pas attendre ?

— J'avais prié que l'on m'avertit, fit Henriette. Amédée s'est servi de mon coupé et il me le renvoie. Je dois le rejoindre rue Saint-Dominique, où il m'attend chez madame de Roiville. Il ne me pardonnerait pas le plus petit retard.

— Et pour cause : la dame n'est pas gaie. S'il en est ainsi, je ne te retiens pas. M. de Vartres t'offrira son bras jusqu'à ta voiture.

Le romancier prit la main de la pauvre jeune femme et la porta à ses lèvres avec attendrissement.

— Allez donc, lui dit Isaure ; ne voyez-vous pas qu'Henriette vous attend ? Mais à bientôt.

Adrien offrit son bras à madame de Surbley, qui l'accepta.

Ils étaient tellement émus l'un et l'autre qu'ils gardèrent le silence, plus éloquent toutefois, que toutes les amplifications amoureuses. La portière était ouverte, et la jeune femme s'appuyait, pour monter, sur la main de Vartres. Il eût été curieux qu'ils se séparassent sans échanger une parole.

— Madame, fit Adrien, vous retournez à Croissy avec Amédée ?

— Oui, monsieur.

— Y serez-vous demain ?

— Oui, je suppose.

— Mais... pour moi ? articula-t-il avec ce timbre ému, tremblant, d'un imberbe de dix-huit ans, et un regard dont l'expression implorante eût été irrésistible sur un cœur plus armé pour la défense.

— Oui, répondit Henriette, avec une agitation que nous renouons à rendre.

— Oh ! merci ! fit le romancier en repoussant la portière, merci !

Vartres passa toute la journée à errer d'une rue dans une autre, ne pouvant tenir en place, faisant des visites de quelques minutes, et prenant tout aussitôt son chapeau, n'écoutant pas ce qu'on lui disait, répondant au hasard avec toute l'apparence d'un client en pleine fuite du docteur Blanche. Le soir, incapable du moindre travail, et cédant à ce besoin désordonné de tromper l'agitation du dedans par l'agitation du dehors, il entra dans cinq ou six théâtres sans pouvoir y demeurer, encore moins être attentif à l'œuvre, bonne ou mauvaise, qui s'y jouait. On eût dit une âme en peine qui serait heureuse, si ces deux termes ne juraient pas aussi complètement de se voir accouplés. Il avait tant marché, tant couru, qu'il était brisé. Il se mit au lit, mais il ne put dormir, tourmenté qu'il était par la fièvre de son bonheur. Oh ! que cette nuit lui parut



longue, bien que le fantôme charmant qui l'empêchait de fermer ses paupières atourdies fût l'aug. des songes heureux, l'image de la femme aimée et qui nous aime! Mais ces heures le séparaient d'autant de celle, si lente à sonner, où il pourrait s'élancer sur la route de Croissy.

Il se leva de bon matin, chassé par l'impatience nerveuse qui, la veille, ne lui avait pas permis de repo-er un instant. Son bonheur était si grand qu'il trouvait insensé d'y croire. Il eut peur de s'être mépris sur la valeur de l'autorisation qu'il avait obtenue, et puis n'avait-il pas à redouter que la réflexion ne vint défaire ce qu'avait fait l'éloquence de madame de Faucault et sans doute aussi l'émotion d'Henriette? Le bonheur est si peu une condition normale de notre existence, c'est si bien une exception rare et fugitive de notre vie, qu'il nous enivre et nous trouble comme un vin capiteux; il a fait bien plus de fous que l'adversité. Mais l'adversité est l'hôte presque constant de notre foyer. C'est un commensal maussade, acariâtre, mais avec lequel on est habitué à converser depuis que l'on respire et que l'on se connaît. Et quand elle n'est pas là, elle manque presque, tant on est créé pour grandir et vieillir avec elle.

Aussitôt qu'Adrien put prendre déceimment sa volée vers Croissy, il s'élança dans les diligences du chemin de fer de Saint-Germain qui, peu après, le déposaient à la station de Chatou. Ce ne fut pas sans une agitation intraduisible qu'il souleva le marteau de la grand'porte et s'entendit saluer comme la première fois par les aboiements du chien de garde. Mais quelle différence entre ce premier Vartres et le Vartres d'à présent! Alors il déliait la tempête en homme décidé à ne pas tenter cette mer des passions si fertile en naufrages; maintenant, même entré dans le port, à l'abri de tout danger, il tremblait encore.

Les beaux jours s'étaient enfuis avec la saison avancée, les feuilles jaunies couvraient le sol et tourbillonnaient dans la campagne, chassées par un petit vent frais et rigide.

De la dépouille de nos bois,  
L'automne avait jonché la terre.

Il ne fallait sortir que bien vêtu, bien protégé contre cette bise glacée qui venait de la Seine, et avec le parti pris de combattre l'âpreté atmosphérique par beaucoup de mouvement et un exercice continu. Henriette, qui avait conservé un certain malaise et à laquelle la vue seule de la rivière donnait le frisson, se

tenait à demeure dans sa chambre, charmante pièce qu'elle affectionnait particulièrement et qu'elle ne quittait qu'aux heures des repas. Au reste, c'était un vrai nid de femme élégante et de femme intelligente. Il y avait dans l'ameublement luxueux et coquet de ce délicieux réduit ce confortable de bon goût qui n'a rien de commun avec l'opulence extravagante et presque o.ii-use de ces Cléopâtres au petit pied qui engouffraient des millions sans profit pour personne, même pour elles. Tout cela sentait la femme qui se respecte, qui aime le bien-être, mais dans une mesure honnête. Un piano, une petite bibliothèque en bois de rosé contenant tous les livres qu'elle pouvait lire et qu'elle affectionnait; quelques tableaux de maîtres, tous religieux, étaient l'unique, mais indicible volupté de cette solitude où les heures s'envolaient avec une rapidité effrayante. Il est rare que la chambre à coucher d'une femme ne donne pas son secret. Faites-nous pénétrer dans ces arcanes, et, sans l'avoir jamais vue, nous pourrions vous dire si la divinité du lieu est belle ou laide, vieille ou jeune, si elle est blonde ou brune, si elle est sentimentale ou évaporée, spirituelle ou sottie, et bien des choses encore. Ne demandez pas sa pensée à une femme, elle la dissimulera ou la taira, demandez-la à ces quinze à vingt pieds carrés où sa trace, son empreinte, son souvenir sont partout.

Il semblerait à Vartres qu'il posait le pied dans la chambre de madame de Surbley pour la première fois. Jusque-là, il y était entré avec les yeux de l'indifférent et dans ces conditions qui ne laissaient guère libre d'exercer ses facultés investigatrices. Et puis l'accident arrivé à Henriette avait alors transformé le temple en ambulance et mis le plus grand désordre au sein de cet arrangement délicieux. Il retrouvait tout cela dans sa sérénité, dans son harmonie, dans sa béatitude accoutumée.

Henriette était seule. Elle se leva en l'apercevant et lui tendit la main avec une adorable émotion. Adrien la porta à ses lèvres, et abaissa sur elle un de ses regards attendris d'homme heureux qu'il faut renoncer à rendre, un de ces regards qui sont les ineffables délices de l'amour honnête, qui troublent la pudeur, mais ne sauraient l'inquiéter.

— A-séyez-vous, lui dit-elle enfin, en se laissant retomber sur la causeuse.

Au lieu d'aller se placer à l'autre coin de la jolie cheminée de marbre blanc où pétillait un feu babillard, il s'assit près de la jeune femme, et s'emparant de nouveau de sa main blanche :

— Laissez-moi-la, lui dit-il. Mon bonheur



me paraît si grand, que je n'y peux croire, et j'ai besoin de quelque chose de palpable pour me convaincre que ce n'est pas la une chimère impossible.

— Mais ai-je donc dit oui?... fit madame de Surbley, avec un sourire.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas ainsi, même en vous jouant ! Si vous saviez le peu qu'il y a à faire pour me rendre fou !...

— Monsieur de Vartres, interrompit Henriette, avec un accent de gravité solennelle êtes-vous bien sûr de ne pas me tromper et de ne pas vous tromper le premier ? Vous m'aimez ? songez que voilà un amour qui n'a guère eu le temps de prendre les proportions que vous lui accordez. Je ne ferai pas allusion au passé, cela serait pénible pour tout le monde ; et puis, je serai franche, je crois qu'il n'existe plus rien en vous de ce passé... Vous avez l'âme trop délicate et trop sincèrement honnête pour m'offrir un cœur que vous ne sauriez me donner en entier... Mais, m'aimez-vous ? vous êtes-vous sérieusement et suffisamment interrogé sur cela ? Votre amour peut n'être que de la pitié, un élan irréflecti de générosité, et je l'accepterais pour si peu !... Non. Être aimée par un cœur comme le vôtre, une femme n'aurait guère à souhaiter plus. Mais il faut que ce cœur soit bien à elle, tout à elle.

— Et doutez-vous que le mien ne soit tout à vous, madame?... Si vous pouviez en douter, interrogez votre frère, demandez-lui l'impression produite sur moi par une détermination qui m'enlevait tout espoir... Il vous dira que ce refus m'a comme foudroyé, qu'il m'a rendu comme fou ! qu'exalté par l'acuité de ma douleur, j'ai voulu le rendre responsable de mon malheur... Depuis lors, madame, mon âme m'a quitté, je n'ai plus d'aptitude à quoi que ce soit, j'ai voulu vous tuer dans ma pensée sans pouvoir y parvenir ; l'idée de cette félicité qui m'était enlevée, la conscience de la perte que je faisais venaient incessamment se jeter entre moi et les distractions après lesquelles je m'acharnais à courir : car j'avais dû renoncer à demander au travail un soulagement, sinon l'oubli... Je voulais fuir, et des engagements que j'étais dans l'impossibilité de satisfaire me clouaient au sol et m'empêchaient d'essayer de ce remède des cœurs souffrants, de l'absence... Enfin, madame, ma torture a été assez poignante et elle a assez duré pour qu'elle vous rassure..., et que vous la preniez en pitié.... Oh ! abandonnez-vous à ma loyauté et à mon amour, je vous jure que vous n'aurez qu'à vous applaudir de votre confiance, pour peu qu'une tendresse de tous les instants....

— Oh ! je n'ai que cela à vous demander, et c'est la seule chose aussi sur laquelle j'avais besoin d'être édifiée. Quant au reste... la loyauté, la noblesse du caractère et des procédés, l'élevation de l'esprit, la délicatesse des sentiments, quant aux charmes extérieurs..., je n'ai pas de renseignements à prendre.

— Eh bien ! non, Henriette, non ; ce que j'ai de meilleur et de moins contestable, c'est mon affection, c'est mon amour !

— Bien vrai ?

— Oh ! je vous le jure.

— Eh bien ! je vous crois, et je suis complètement rassurée.

— Oh ! merci ! et vous me tendrez votre main ?

— C'est ce que je ne pourrai faire que lorsque vous l'aurez lâchée, répondit madame de Surbley en souriant.

— Ange adorable ! murmura le jeune homme en portant à ses lèvres les jolis doigts qu'on lui abandonnait.

La porte s'ouvrit brusquement. C'était Amédée.

— Je vous y prends ! Les sournois ! Enfin ! Ce n'est pas malheureux, et ce n'a pas été sans peine !

Vartres s'était levé : Amédée luisait au cou.

— Maintenant, je puis vivre en paix. Et encore non, car je veux être témoin d'un bonheur dans lequel je suis bien pour quelque chose, qu'en penses-tu, Henriette ?

— Je pense que vous êtes un écervelé qui m'avez rendue bien malheureuse....

— Soit. Mais sans cela....

— Aussi, vilain, je te pardonne... en faveur du résultat.

— Je le crois vraiment ; j'aime beaucoup les gens qui vous pardonnent de leur avoir rendu service. Tu restes à dîner avec nous, Adrien ; comme nous devons partir dans six semaines pour l'Italie, nous n'avons pas de temps à perdre. Ce soir, nous discuterons les clauses du contrat sur lesquelles nous tomberons vite d'accord, très vraisemblablement. En attendant, mignonne, enveloppe-toi bien, et consens à faire un tour avec nous. Vartres t'offre son bras.

Cette journée s'écoula délicieusement pour les deux amants, dans cet enthousiasme, dans cet attendrissement charmant d'un bonheur tout neuf, il ne fut question que de l'emploi de cette vie nouvelle qui allait s'ouvrir pour eux. Vartres, qui voulait n'être qu'heureux, dit qu'il briserait sa plume. Il venait de faire son meilleur roman ; quelle fable inventer qui valût cette réalité ?



Mais Henriette lui répondit qu'elle se découvrirait une passion qu'elle ne se supposait pas : l'ambition, une ambition dont il serait l'objet ; qu'elle se trouverait d'ailleurs une personnalité odieuse en acceptant le sacrifice qu'il parlait de lui faire ; que, loin de là, elle espérait être une date glorieuse pour son talent, et le voir, à l'ombre de son affection, accroître un nom qui avait déjà conquis une place si honorable dans la littérature contemporaine.

Il était fort tard lorsqu'ils se séparèrent. Le romancier quitta la villa, ivre de bonheur.

Un mois après, ils se mariaient presque à la sourdine. Ils étaient trop heureux pour n'avoir pas horreur de tout ce bruit, de toute cette ostentation des mariages habituels. Les parents les plus proches, un ou deux amis furent les seuls témoins appelés à cette fête de famille.

— Qui vous eût annoncé, mon ami, dit madame Surbley à son mari, que cette femme capricieuse, fantasque, impolie, qui se montra si peu gracieuse lors de votre arrivée ici, serait la vôtre un jour, vous eût fort étonné ; et vous n'eussiez certainement accordé aucune créance à pareille prédiction. Cela est, pourtant. Et il n'y a plus moyen de s'en dédire.

— Cela prouve, au moins, qu'il ne faut jurer de rien, répondit Vartrès, avec un sourire.

— Sans doute. Mais j'y songe ! Vous souvenez-vous de certain serment ?

— Quel serment ?

— Oh ! jouez l'ignorance. Le jour où je pourrais vous prouver que votre horreur du mariage s'est enfin dissipée, et que vous pensez à vous marier, ce jour-là, m'avez-vous dit, vous vous mettiez à ma discrétion, vous me donniez le droit d'exiger de vous ce que bon me semblerait..., et cela en toute rigueur, sans que vous puissiez faire valoir la frivolité d'un pareil engagement. Vous rappelez-vous ce serment de par le Styx, Adrien ?

— Oui. Et je suis prêt à faire honneur à ma parole.

— Mais réfléchissez-y. Quelle que soit ma demande, vous devez l'accorder.

— Je l'entends bien ainsi.

— Sans hésitation, sans objection.

— Parlez ! Voulez-vous ma tête, Henriette ?

— Plus que cela.

— J'attends mon arrêt ; je ne vous demande que le temps de faire mes dispositions dernières.

— Je ne l'accorde même pas.

— Je me résigne alors.

— Puisque vous connaissez le droit souverain que je revendique, j'exige de vous, monsieur, l'engagement solennel de... m'aimer toujours !

— Oh ! cet engagement est facile à tenir, mon cher ange ! s'écria cet époux transporté, aux yeux duquel deux larmes perlèrent, et vivrai-je assez pour te payer la sainte ivresse de ces quelques minutes. Oh ! je le vois maintenant, je ne connaissais pas le bonheur.

Madame de Foucault n'assista pas à leur mariage. Le séjour de Paris lui était devenu insupportable, et elle était partie pour une terre qu'elle possédait près d'Alençon, avec la résolution secrète de ne reparaitre que dans le cas où l'espoir qu'Adrien avait essayé de faire naître ne serait pas chimérique. Ces illusions ne se sont pas réalisées sans doute ; au moins s'est-elle obstinée à ne pas quitter la solitude dans laquelle elle s'était enterrée toute vivante, avec la bonne mademoiselle Dorothee. Henriette et Isaure correspondent, mais elles ne se sont pas revues ; madame Vartrès, plus d'une fois, a eu la tentation d'aller embrasser cette Isaure, dont elle avait oublié tous les torts ; mais son mari lui avait fait entendre que cette démarche pouvait être indiscrete ; que madame de Foucault les eût invités à la venir visiter, pour peu qu'elle eût souhaité de les voir, et que, si elle avait gardé constamment le silence à cet égard, c'est que leur aspect devait, en lui rappelant le passé, raviver une blessure qui saignerait longtemps encore. Pour de tels malheurs, il n'est rien que l'isolement. L'isolement ne guérit pas, mais il protège.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

La fête de nuit, donnée mercredi au Jardin d'Hiver, a fourni une nouvelle occasion à la foule qui s'y était portée de s'associer au triomphe de nos armes en Orient. Un quadrille, composé d'airs nationaux, et que terminait cet air tout de circonstance : *la Victoire est à nous !* a été salué de vivats et d'acclamations.

Sa Majesté la Reine d'Angleterre vient d'accepter la dédicace de la cantate guerrière de madame Juliette Loimeau, ayant pour titre : *la Triple Alliance*, et dont la musique est de mademoiselle Péan de La Roche Jagu.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.